

Un défi pour notre civilisation !¹

Les formidables progrès de la médecine et de la science, mais aussi des conditions de vie de la plupart d'entre nous, au sein de ce que nous nommons la civilisation occidentale, ont eu un effet objectivement incontestable : celui de potentiellement prolonger notre expérience de vie dans des proportions considérables. Nous pouvons dire que globalement en un peu plus d'un siècle ce n'est pas moins de trente ans d'espérance de vie supplémentaire qui ont ainsi été gagnées sur l'échéance fatale de la mort.² Ce qu'il convient de réaliser c'est que ces quelques trente ans de vie potentiellement supplémentaires, qui ne représentent pas moins d'un tiers d'une vie d'homme, ont été acquis dans un temps historique qui, au regard de l'histoire humaine, est très court.

Comme la plupart des évolutions, des changements, voire des bouleversements que nous connaissons dans notre monde contemporain, cette mutation s'est opérée sans que nous ayons finalement eu le temps d'intégrer ce changement, de prendre la mesure de ses conséquences. Pas le temps pour comprendre ce que cela impliquait dans une époque régie par l'immédiateté d'un « passage à l'acte » généralisé : « un règne de faire ! » Face à l'immédiateté de l'image, au leurre de son évidence, à ce qu'elle impose sur le registre de la preuve, nous faisons l'économie de l'épreuve d'une analyse approfondie et cédon à ce constant impératif de faire quelque chose ! Le prix à payer de ce « règne de faire », c'est que bien entendu nous ne savons pas ce que nous faisons. Nous n'en avons même aucune idée, et avons toujours un train de retard quant aux conséquences de nos « passages à l'acte ». Nous passons notre temps à courir après, à tenter de compenser, d'atténuer, de corriger les conséquences de ce que nous avons nous-mêmes provoquées, pris que nous sommes par cette précipitation à faire. C'est quand même assez pathétique !

Au-delà de quelques aménagements somme toute assez marginaux (évolution des retraites, développement du bénévolat, des solidarités familiales, de la consommation, etc.), nous n'avons pas eu le temps de penser ce tiers de vie supplémentaire. Pour le dire autrement, ces trente années de vie sont jusque là restées « impensées » dans notre culture. Plus encore, ce qui peut sans difficulté s'assimiler à un bouleversement anthropologique, est même manifestement « impensable » dans l'actualité de notre civilisation.³ Une actualité à plus d'un titre virale, celle du traitement de cette pandémie dans notre culture, qui, après les effets des canicules les années précédentes, a mis en exergue un malaise dans notre rapport à cette partie importante de notre population : « les vieux » qui représentent plus de 20% d'entre nous⁴.

Déjà en 1929, Sigmund Freud dans son ouvrage « Malaise dans la civilisation » faisant état des progrès techniques de son époque et parmi ceux-ci celui de l'allongement de la vie, faisait remarquer que ces progrès n'avaient qu'un faible effet sur un bonheur semblant toujours échapper à notre espèce. Après avoir démontré l'imposture de la promesse religieuse dans « L'avenir d'une illusion » en 1927, Freud tente de rendre compte dans cet ouvrage de l'origine de ce malaise : « le conflit d'ambivalence entre Eros et la pulsion de destruction inhérente à notre espèce dès qu'il s'agit de vivre ensemble ». Deux pulsions indestructibles, d'autant plus qu'elles sont structurellement intriquées l'une à l'autre. Ce sera également l'occasion pour lui de faire remarquer que les trois idéologies dominantes de son époque, Communisme, Nationalisme et Capitalisme⁵, ne permettent aucunement un développement de la culture en tant que celle-ci a pour fonction d'unifier des hommes nécessairement différents, séparés, mais plus encore de s'opposer à leur tendance destructrice. Le moins que l'on puisse dire, c'est que Freud avait vu juste et que malgré cette

¹ Ce texte de Jean-Luc de Saint-Just, psychanalyste à Lyon, docteur en psychopathologie et psychologie clinique, membre de l'Association Lacanienne Internationale, fait suite aux échanges qu'il a eu pendant de nombreuses années avec Rozenn Le Duault sur les questions du vieillissement. Questions qu'elle a élaborées depuis plus de vingt ans dans des groupes de travail en Bretagne et à Paris.

² L'espérance de vie était de 48 ans en 1900, 79 ans en 2000, et est de 82 ans en 2020 (Sources Ined)

³ Il y a bien quelques intellectuels qui ont posé cette question, en ont proposé quelques élaborations, dont l'ouvrage d'Edgard Morin « L'homme et la mort » (1951), pour ne citer que lui, mais jusqu'à ce jour cela n'a pas eu le moindre effet civilisationnel. Cela n'a pas encore eu cet effet de venir modifier dans la civilisation, ni même dans la culture, le statut de ce tiers de notre vie.

⁴ Données Insee des plus de 65 ans en France, Eurostats en Europe, soit quelques 13,4 millions de français et 94 millions d'europeens. La proportion de cette tranche de vie dans la population française et européenne ne cessant d'augmenter.

⁵ Ce troisième n'est pas nommé ainsi, mais il est sous jacent à tout son propos.

tentative, à la veille d'une catastrophe mondiale, la prise en compte de ce qu'il amène dans cet ouvrage reste encore « impensable » dans notre culture contemporaine.⁶

Freud va plus loin, en proposant une analyse rigoureuse des mécanismes psychiques qui sont à l'œuvre entre les exigences d'une culture pour le vivre ensemble et la dialectique pulsionnelle nouée au Surmoi. Il démontre qu'aucune éthique ne serait être tenable si elle ne se fonde sur ce qui nous spécifie comme espèce, en particulier notre ambivalence pulsionnelle. « L'éthique est en effet à concevoir comme tentative thérapeutique, comme un effort pour atteindre par un commandement du Surmoi ce qui jusqu'ici ne pouvait être atteint par tout autre travail culturel ». Faisant ce pas de plus vis-à-vis de ses précédentes avancées, après « Au-delà du principe de plaisir » (1920), « Psychologie des foules et analyse du moi » (1921), et « L'avenir d'une illusion » (1927), Freud fait le pari que la prise en compte des mécanismes psychiques découverts par la psychanalyse devrait permettre un rapport moins barbare aux autres. C'est ce qu'il appelle, dans ce livre adressé à ses contemporains, le « développement de la culture ». C'est sa réponse pour tenter de contrer la sauvagerie de son époque. Sa façon de lutter contre ce qui se préparait en Europe et ailleurs dans le monde : « Le développement de la culture doit être, sans plus de détour, qualifié de combat vital de l'espèce humaine ». Ne nous trompons pas, il ne s'agit pas de la culture au sens commun du terme, mais bien du développement d'une culture qui prendrait sérieusement en compte les apports de la psychanalyse.⁷

Trente années plus tard, Lacan reprendra ce travail d'élaboration d'une éthique, en particulier dans son séminaire sur « l'Éthique de la psychanalyse » (1959-60). Prolongeant l'élaboration freudienne, il soutiendra que si chaque psychanalyste a l'expérience que la problématique du désir est centrale à toute réalisation d'un sujet, ce qu'il s'agira de tenir comme éthique c'est : « de ne pas céder sur son désir ». Plus précisément « que la seule chose dont un sujet puisse être coupable, c'est de céder sur son désir ». Curieuse prescription qui a fait couler beaucoup d'encre, mais qui pose néanmoins une question : Pourquoi serait-il nécessaire d'en faire une prescription ? Au-delà de la culpabilité, si cela prend la forme d'une prescription éthique c'est bien parce que c'est notre tendance, notre penchant le plus commun, de céder sur notre désir. Il n'y a aucune nécessité de prescrire ou d'interdire quoi que ce soit, si cela ne vient pas faire objection à une tendance. S'il est interdit de tuer ou de voler, c'est bien parce que notre tendance est de détruire l'autre, de lui prendre ce qu'il a. Précisons encore que « ne pas céder sur son désir » ne signifie pas ne pas céder sur « sa pulsion », ou sur « sa jouissance », mais ne pas céder, ne pas lâcher, sur la réalisation de son désir. Ce qui demande à chacun de se mettre au travail, d'aller jusqu'au terme de cette tâche, et impliquera nécessairement, dans tous les sens du terme, un prix à payer pour que cela se réalise. Ce qui fait rupture dans notre culture contemporaine, c'est que cette éthique du désir est fondamentalement hétérogène à toute éthique des biens, y compris du bien-être.

Ce qui n'est pas pensé pour ce tiers de vie supplémentaire, et n'est toujours pas pensable, c'est qu'il est essentiel que jusqu'au bout nous ne cédions pas sur notre désir. C'est même vital comme l'affirme Freud.

Dans sa précipitation progressiste à produire ce tiers de vie en plus, notre culture n'a pas encore pris la mesure qu'elle en a fait un espace essentiellement orienté par la « retraite ». Signifiant malheureux s'il en est, puisque c'est celui de la défaite, de la fuite, de l'errance, du retrait sur soi.⁸ Pas étonnant alors que cela ait pour effet une massification des problèmes de solitude, d'isolement. L'isolement et la solitude des personnes âgées ne sont pas seulement un effet de la précarité ou de la perte du lien familial et social, ce n'en sont que les symptômes, les conséquences de ce retrait, plus

⁶ Il y décrit même comment cela a été difficile pour lui d'accepter de concevoir ce qu'il découvrirait grâce à la psychanalyse, et lui faisait horreur.

⁷ Actuellement, il me semble que depuis plus de quarante ans c'est ce à quoi ne cesse pas d'œuvrer Charles Melman, et quelques autres, en rappelant très régulièrement comment les impasses contemporaines pourraient avoir un autre destin si nous ne méconnaissions pas les enseignements de la psychanalyse, le fonctionnement du psychisme humain, pour penser le vivre ensemble. Le moins que l'on puisse dire, c'est que cela ne semble pas avoir beaucoup plus de succès que l'effort de Freud dans les années 20, avec peut-être les mêmes conséquences funestes.

⁸ 30% des plus de 60 ans, un quart des plus de 75 ans selon une autre étude

encore « de ne plus avoir à engager son désir dans la scène du monde. »⁹ N'ayant plus de place, c'est-à-dire de fonction essentielle à tenir, dans ce qui constitue l'étoffe du social, les « vieux » disparaissent littéralement comme « sujets » parlants, désirants, réduits qu'ils sont à ne plus être que des objets de soins, d'assistance.

L'actualité récente nous indique pourtant que le prix à payer de cette méconnaissance, des effets du retrait du désir, est exorbitant. La massification de la psychopathologie, des pathologies somatiques, comme des problématiques sociales, de cette longue tranche de vie ne relèvent pas uniquement d'un problème économique comme cela est actuellement traité (nous courrons encore après les effets de ce que nous produisons sans le comprendre), mais bien d'un défi majeur pour notre civilisation.

Qu'une culture puisse aménager une prise en compte de l'âge, avec une possibilité de s'affranchir d'avoir à gagner sa vie par un système de solidarité quel qu'il soit, n'est pas ici en question. Ce n'est même pas interrogé. Ce qui fait question, c'est un discours centré sur le bien être, qui exclut la nécessité pour chacun d'avoir à engager son désir. Ce qui fait question c'est qu'il est impensable que le désir puisse constituer jusqu'au bout de la vie, ce qu'il y a à maintenir pour chacun et pour le vivre ensemble.

Nous sommes tous étonnés, admiratifs, surpris de l'âge (car ils n'en ont pas) de ces dames ou de ces messieurs qui jusqu'au bout de leur vie vont travailler, œuvrer, militer, sans jamais rien céder sur leur détermination, portés par un désir qui n'a pas d'âge. Comme le rappelait Freud, il est indestructible. Ce que nous avons là dans l'expérience, sous nos yeux, nous l'attribuons à des qualités d'exception. Sans vouloir rien en savoir, nous refusons de tirer les leçons de ce que cela nous enseigne. Car ce n'est pas réservé à une élite politique, scientifique, artistique, enfin intellectuelle, mais cela se vérifie, s'éprouve, même si c'est moins connu, auprès d'artisans, de modestes bénévoles, mêmes des sportifs qui toute leur vie ne lâchent rien. Il n'y a pas que les immortels de l'académie française qui vont jusqu'au bout.

La maladie, les effets délétères de l'âge, ne semblent pas les toucher. Ce n'est pas vrai. Ils sont parfois malades, souffrants, limités dans leurs capacités par des affections diverses, mais cela ne prend jamais le pas sur leur indestructible désir. Je ne décris pas là un idéal, bien au contraire, car ce n'est pas sans souffrances, sans difficultés, sans épreuves. Je soutiens seulement que c'est une « éthique du désir jusqu'au bout » qu'ils ont choisie de tenir et qui les tient dans leur existence.

Prenant en compte ce que Freud a révélé du caractère fondamentalement ambivalent de nos pulsions, peut-être est-il maintenant entendable que de vouloir le bien-être de nos aînés, vouloir en faire de « tranquilles petits vieux », ne relève aucunement de l'Eros, d'un soutien au désir de participer à la marche de l'humanité, mais bel et bien d'un renforcement du « vœu de mort ». L'idéologie du bien-être des vieux, qui les soustrait à la scène du monde, les invitent à s'alléger de cette peine, de ces difficultés, de ces épreuves à devoir soutenir leur désir et tenir une place, un rôle, est bel et bien un pousse à la mort : « Reposez-vous ! » (et si possible éternellement...) entend t-on régulièrement.

Notre culture contemporaine du bien-être, de la santé comme bien-être (OMS), répond à cette aspiration au repos, à la tranquillité, à l'apaisement qu'amène la satisfaction, finalement à la « jouissance » qui est devenue organisatrice de notre social, une jouissance à tout prix, mais qui méconnaît que fondamentalement il s'agit de la promotion d'une vie sans vie, d'une vie déjà morte. Un pseudo paradis qui s'actualise là où il n'est promis dans les religions qu'après la mort, au-delà de la mort. La vie, une vie qui n'est pas morte, se supporte au contraire, dans la dialectique du désir, de la tension, de l'intranquillité, de l'insatisfaction : « de ce qui ne va pas ! » C'est ce qui objecte,

⁹ « Comment ne pas devenir des petits vieux ? » conférence de Charles Melman - Montpellier 2009 - à l'invitation du Professeur Jacques Touchon.

s'oppose, à notre tendance mortifère à vouloir, pour notre bien, notre santé, notre sécurité, au bout du compte rester « inanimé », réduits à des besoins.¹⁰

Alors peut-être dans cette perspective pourrions-nous prendre en compte que la massification des pathologies et des problématiques précédemment évoquées n'est pas tant la cause que la conséquence mortifère d'avoir cédé sur son désir.¹¹ Baignés dans l'idéologie positiviste qui oriente notre culture, nous avons sans en avoir vraiment fait le choix, disons plus par paresse intellectuelle comme sur beaucoup de questions essentielles à notre existence, déplacé la référence qualitative de la vie en tant que finie, à un chiffrage quantitatif y compris de sa durée : « le plus longtemps possible, quel qu'en soit le prix ». Relever ce défi de civilisation implique que nous puissions tirer les leçons de nos expériences, comme des apports essentiels de ceux qui depuis des siècles ont mis en évidence que l'homme n'est pas réductible à la chose biologique, qu'il est fondamentalement y compris dans son corps dénaturé par le langage, le symbolique ; autrement dit, que nous sommes principalement régis par le désir et non le besoin.

Prolongeant le projet de Freud dans « Malaise dans la civilisation », la question se pose alors de savoir si une éthique du désir, au-delà de ce qu'individuellement certains sont en mesure de soutenir pour eux-mêmes, serait susceptible de réaliser ce qu'une culture n'est jusque là jamais parvenu à obtenir. Mais encore faudrait-il que cette éthique vaille pour plusieurs, qu'elle puisse faire discours, lien social.

Cela nécessiterait sans doute qu'à l'instar de ce qu'Emile Durkheim a mis en évidence dans son étude sociologique sur le suicide, et contrairement à ce qu'une pensée plus que dominante, mais fort limitée, impose comme fausse évidence, qu'il soit sérieusement pris en compte que ce n'est pas la contrainte sociale, la prescription des places de chacun, qui génère le désespoir et l'errance du sujet, mais bel et bien une « anomie »¹², une perte de sens de la vie, de sens c'est-à-dire de direction, de direction des conduites dans la trame d'un tissu social.

Dans son ouvrage, Freud n'a jamais évoqué que le sujet devait s'affranchir des contraintes qu'exigeait la culture, loin de là puisqu'il rappelle avec force que la culture, pour peu qu'elle prenne en compte ce qui nous constitue, est bien ce qui est susceptible de faire obstacle à notre tendance à la pulsion de mort. Il me semble que l'on pourrait entendre, même si c'est de façon très condensée, que la formule de Lacan « ne pas céder sur son désir » relève d'un prolongement de la question éthique initiée par Freud dans notre culture.

Mais de là à ce que l'on supporte le désir des vieux jusqu'à le soutenir, c'est ce qui n'est pas gagné. Loin de là, à entendre comment les manifestations de ce désir sont insupportables pour les familles, les institutions et plus généralement le social. Ce qui est là encore impensable, c'est de prendre en compte que le désir est le plus souvent dérangeant, plus ou moins obscène, voire immonde, le plus souvent contraire aux bonnes mœurs. Bref, « c'est pas le bien » et c'est justement ce que l'on n'autorise ni aux enfants, ni aux vieux, les uns parce qu'ils ne sont pas encore légitimes à y prétendre, les autres parce qu'ils ne le sont plus, invités à laisser la place, convoqués les uns et les autres à n'être que des objets de soins dociles au bien qu'on leur veut.

Il y a néanmoins une différence fondamentale entre ces deux tranches de vie, c'est que le désir des enfants est traité par notre culture comme relevant d'un projet, un « à advenir », alors que la seconde n'est soutenue d'aucun projet, d'aucune attente, même plus celle que l'on pourrait

¹⁰ Cf. La définition de la Santé par l'OMS depuis 1948 est strictement et littéralement une description de la mort. Alors que la définition de Bichat était au contraire : « La vie s'est l'ensemble des forces qui s'opposent à la mort ».

Je me réfère ici, comme dans l'ensemble de ce texte, aux travaux de Charles Melman et en particulier à ce qu'il amène de particulièrement éclairant dans son ouvrage « L'homme sans gravité : Jouir à tout prix » (2002).

¹¹ C'est ce que depuis des années les travaux du Cercle d'Etude « L'âge du sujet ? » de l'Association Lacanienne Internationale a mis en évidence auprès de nombreuses personnes âgées en établissement.

¹² L'anomie désigne l'absence de normes, de valeurs, de traitement par le social d'une question qui est alors laissée aux seuls individus. Emile Durkheim dans son ouvrage « Le suicide » publié en 1897 met en évidence que l'augmentation du « taux social de suicide » est directement la conséquence de cette « anomie ».

logiquement souhaiter recevoir d'eux, d'une transmission, en tant qu'anciens, en tant que sages, de leur expérience, de leur savoir.

L'enjeu de ce « défi pour notre civilisation » va bien au-delà de ce tiers de vie supplémentaire, puisqu'il nous confronte à une question beaucoup plus délicate qui concerne tous les âges : « Pour quelle vie ? » Car force est de constater que malgré les formidables progrès « technoscientifiques », ceux-ci ne parviennent pas à nous apporter le « bonheur ». La vie humaine est toujours empreinte d'un « ça ne va pas », d'une insatisfaction constante qui, quelle qu'en soit la cause attribuée à ceci ou cela, nous colle à la peau. La production massive et mondialisée d'objets pour combler tous nos manques ne résout rien, si ce n'est de nous envahir de déchets dont nous ne savons plus que faire, et qui finalement menacent très concrètement de finir par nous étouffer.

Alors, serions-nous en mesure d'en tirer collectivement les leçons, de prendre en compte ce que Lacan à la suite de Freud rappelle, que seul le désir est en mesure de venir réaliser, quoi ? Pas une satisfaction puisque, comme c'est si bien nommé dans sa dimension sexuelle, c'est déjà une « petite mort », mais un « espace » juste avant, qui constitue le lieu toujours plus ou moins insaisissable de cet élan vital, de cette tension vers... surtout aucun idéal, car il s'agit de ne jamais perdre de vue que dans ce même élan s'y nouent ces inséparables : « Éros et Thanatos ».